

Paternoster



AU DIABLE VAUVERT

Adrien Girard

Paternoster

Roman



ISBN : 979-10-307-0468-6

© Éditions Au diable vauvert, 2021

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

À mon immense ami M. Petit.

Comme un lampadaire

La vie, ça va, ça vient. C'est bien connu, tout le monde le sait, tout le monde le dit, tout le monde le sent. Il y a les types du bistrot et ceux qui passent leurs dimanches au zoo, les gens qui sont absents et ceux qui lisent à longueur de temps, les pousseurs de landaus et les allumeurs de mégots, les croyants et les mécréants, les morts et les vivants. Ils le savent tous : ça va, ça vient. D'ailleurs, ils le répètent souvent, toujours, tout le temps. Même ceux qui ne disent plus rien. Ils l'ont tellement dit qu'ils se taisent maintenant, mais ils le savent parfaitement. Mon père est mort, c'est pour cela que j'y pense, à ce va-et-vient, à

cette phrase, « ça va, ça vient », à ce « ça », lui.

Un jour, je ne me souviens plus de la date, ils m'attendaient tous de l'autre côté de la porte. Les médecins, les infirmiers, les aides-soignants, la psychologue, peut-être même d'autres personnes. L'aide-soignante de l'accueil me fit entrer dans le sas intermédiaire, vérifia la manière dont je me lavai les mains, répéta une millième fois « entre les doigts et sous les ongles », me tendit une serviette jetable qui n'absorbait rien et un masque en papier bleu qui sentait le plastique. Tout se passait exactement comme les autres jours, c'était le même masque, la même serviette, la même personne, le même endroit. Une fois mon masque noué, elle se désinfecta les mains, passa son badge sur le boîtier de la porte coulissante, s'écarta pour me laisser entrer et, chose qu'elle n'avait jusqu'ici jamais faite, baissa les yeux quand je passai devant elle. Elle devait avoir ses raisons, allez savoir lesquelles.

Le couloir principal de l'unité de réanimation polyvalente s'ouvrait devant moi

et, de part et d'autre des parois pâles et mauves, un chapelet de blouses blanches attendait en silence. Ils m'attendaient. Je fis quelques pas droit devant et aussi loin que possible, mais très vite, trop vite, presque immédiatement, les blouses se rapprochèrent, m'encadrèrent, me saisirent par les bras et me guidèrent jusqu'à la *Salle Famille N°2* sans qu'il ne soit plus possible de s'échapper. On aurait dit un criminel sous haute protection, un prisonnier à qui on interdisait l'idée même de s'évader. Je ne résistai pas, ils étaient trop nombreux, et c'est ainsi que nous entrâmes dans la chaleureuse et bien nommée *Salle Famille N°2*, située juste après la *Salle Famille N°1*, déjà occupée. Décorum simple et de circonstance. Aucune fenêtre, une odeur mortelle de W.-C. désinfectés, des chaises d'écolier disposées en arc de cercle, trois néons encastrés dans le plafonnier et, sur le mur du fond, dos aux chaises, un gigantesque poster de voilier. La grand-voile blanche se gonflait généreusement sur un horizon d'eau turquoise, une image magnifique qui

tentait de faire ce qu'elle pouvait, comme une tape amicale dans le dos, un petit mot pour se remonter, « elle est pas belle la vie? » Un infirmier plaça une chaise face aux autres et m'invita à m'y asseoir de sorte que je puisse contempler toute l'équipe installée devant moi et, derrière eux, le voilier qui prenait le large.

Nous nous assîmes donc tous sur le pont et débuta crescendo un bourdonnement de termes médicaux, comme un vacarme répétitif et lointain, un vent venu du large avec ses bourrasques chargées d'éclairs et de noyades lentes. Visiblement, le navire essuyait un gros grain et les mots tombaient par paquets entiers. Cela dura un bon quart d'heure, vint ensuite un long silence, puis une voix expliqua tout ce qui venait d'être expliqué : « Nous ne pouvons plus rien pour votre père, nous sommes désolés. »

Ils restèrent tous là en demi-cercle, à me regarder au centre de la pièce, sans qu'aucune idée d'évasion ne me parcoure plus l'esprit et sentant, du bout des orteils, le

rebord de la planche aux suppliciés. Un vrai décor de pirates cette *Salle Famille N°2*, les matelots masqués, la mer des Caraïbes, les courants profonds, pas de prisonnier. La décision était prise, il y avait tout un protocole et tout ce protocole se résumait en un seul mot: débrancher. Débrancher votre père. Débrancher papa.

Je ne me souviens plus de la date, simplement du jour et de l'endroit. Le 197^e jour, la chambre 310, le Secteur A, le couloir des Réanimations polyvalentes, le sas intermédiaire et la *Salle Famille N°2*. J'ai trouvé ce mot humiliant, débrancher, un peu trop simple, un peu trop froid, un peu trop machinal, mais il n'en existait pas d'autre, c'était le vocabulaire adapté, un mot correspondant aux robots, le corps de mon père, sa vie sur secteur, sa mort moderne et plastifiée. Il était allongé depuis 197 jours au milieu d'un arsenal de machines, une pour le cœur, une autre pour les poumons, les reins, les veines et le cerveau. Tout cela branché à une seule et unique multiprise, tout cela: mon père. À chaque visite, je

vérifiais les prises alignées en file indienne sous son lit et fixais, avec fascination, le gros voyant rouge qui brillait en bout de ligne comme un phare dans la nuit. La médecine n'est pas bien compliquée, la vie non plus, elle va et vient, c'est bien connu, comme un interrupteur de multiprise qui s'allume ou qui s'éteint, on et off.

Ce jour-là, ils me laissèrent un instant dans la 310, puis me demandèrent de sortir, certainement pour m'éviter de voir une chose aussi banale qu'une pointe de chaussure blanche appuyant sur un bouton rouge, toc, comme pour éteindre le lampadaire du salon. Un temps s'écoula, ils durent couper le courant, les machines poussèrent un cri aigu, mon père resta silencieux, puis ils sortirent tous de la chambre avec les mêmes sabots difformes aux pieds. Ils me tapotèrent amicalement les épaules, me tendirent un café, restèrent quelques secondes à mes côtés, puis partirent tous dans des directions opposées. L'un d'eux, sans le vouloir, m'écrasa les pieds du bout de ses longues godasses en gomme molle. C'était préoccupant, pensai-je, des

grands pieds comme ça, sans contrôle, dans un hôpital bourré de machines et d'interrupteurs à même le sol, des chaussures assassines qui éteignaient tout sur leur passage. Était-ce lui qui avait appuyé pour tout couper? Un coup pour débrancher le père et un autre pour allumer le fils, à tâtons et à l'aveugle, toc, comme pour un fichu lampadaire.

Ça sentait la clim, l'alcool à 90, les compresses salies de sang et le plastique chauffé à blanc. Le lit passa devant moi, un drap recouvrait une forme qui devait être mon père et les portes se rabattirent derrière nous. Sans attendre, l'équipe de propreté se mit à désinfecter l'ensemble de la 310, les murs, les paillasses, le lit, les poignées et les vitres, afin d'accueillir au plus vite le patient suivant. Ça va, ça vient, oui, je sais bien, c'est ce que l'on dit. Lui en tout cas, mon père, c'est comme cela qu'il s'en est allé et sa mort qui dormait sur son lit d'hôpital depuis plus de six mois, son interminable mort, se précipita en un millième de seconde, le temps que dure la pression d'un

pied anonyme sur un bouton électrique de multiprise.

Ces choses-là finissent par arriver

Nous étions assis à la terrasse d'un café, occupés à fumer, à boire et à vivre avec beaucoup d'application cette vie-là, la Grande Vie des petits troquets. Des filles passaient sur le trottoir, nous levions les yeux au ciel, allumions d'autres cigarettes, expirions de grands coups et commandions d'autres verres de blanc. Cette après-midi-là, le temps ne pressait pas et personne ne semblait disposé à entreprendre de grands projets. Paul dit qu'il ne retournerait pas au travail, pas maintenant, l'idée n'effleura même pas l'esprit d'Alexandre et, quant à moi, je n'en avais pas, de travail.

Nous avions encore quelques heures devant nous et la perspective de siroter du chablis avant d'aller chercher les filles des uns et des autres à l'école semblait ravir tout le monde.

Le garçon finit par laisser la bouteille sur la table, nous rîmes bêtement pour un rien et mon téléphone se mit à sonner, brisant ce petit instant de grâce. Paul grogna tout haut « la paix bon sang ! », Alexandre renchérit en tapant du poing sur la table « nom de Dieu, la paix ! » et je décrochai en faisant le malin, « encore une femme, à coup sûr ». Et oui, c'était bien une femme, mais celle-ci parlait de mon père. J'avais du mal à saisir ce qu'elle disait, elle parlait vite et mal, mais une chose était sûre, elle parlait de lui. « Ton père, ton père, ton père, ton père », quatre fois d'affilée, en marquant le « ton », en marquant le « père », « ton père », comme pour tenter de croire elle-même à cette association étrange de mots à laquelle plus personne ne pensait depuis bien longtemps, moi en particulier.

Derrière elle, des voitures passaient en trombe, des moteurs hurlaient, des pneus

crissaient et toute sa voix semblait sortir d'un pot d'échappement, une sale fumée qui donnait déjà envie de tousser. Elle ne se présenta pas, ne me laissa pas parler et, de ses phrases qui se perdaient désormais dans l'immense vacarme alentour, je n'entendais que cela : « ton père », « ton père », comme une accusation qu'elle n'arrêtait pas de marteler. Je m'agaçai à mesure qu'elle continuait de parler pour ne rien dire d'autre que cela.

C'était elle, évidemment, la femme de mon père, ou l'ex-femme de mon père, celle qu'il décrivait autrefois comme la plus belle rencontre de toute sa vie et, bien plus récemment, comme la dernière des salopes. C'était tout ce que je savais d'elle, le pire, le meilleur et, au milieu des deux, un petit frère aperçu trois fois sur un écran d'ordinateur, un bout de gars pas plus haut que trois pixels.

Je perdis patience.

— Qu'est-ce qui se passe nom de Dieu ?

— C'est ton père, ton père...

— Quoi mon père ?

Elle se mit à hurler après une voiture.

— Quoi mon père? hurlai-je à mon tour.

— Il est dans le coma, faut qu'tu viennes tout'd'suite, les médecins ne savent pas, personne ne sait. Il est à Saint-Denis, j'viendrai t'chercher à l'aéroport. C'est très grave, très, très grave.

Elle gueula une autre fois sur un gamin, mon frère certainement, puis le téléphone lui échappa des mains et tomba au sol. J'entendis le choc sourd du micro sur l'asphalte et la communication coupa net. À notre table de café, personne n'osait rien dire.

Le message était suffisamment clair: tout indiquait qu'un homme, mon père donc, était à l'hôpital dans un état critique, en train de mourir. Tout ressemblait à cela, à ce genre d'appel que l'on finissait par recevoir tôt ou tard. L'appel à propos du père. C'était son heure et c'était la mienne, sa mort et mon coup de fil, le même que d'autres amis avaient reçu au sujet de leurs pères dans des circonstances presque comparables. Et je repensais à cela, à tous les mots que l'on

avait dits alors, à leurs premières phrases, aux émotions qu'ils n'avaient pu cacher, à tout ce qui avait surgi. Je repensais à cela et c'était comme si mon coup de fil appartenait à un autre: le père d'un autre, l'ex-femme du père d'un autre, le coma d'un autre, un autre fils, une autre terrasse, un autre jour, une autre vie.

Paul et Alexandre avaient tout entendu de la conversation. Ils se regardèrent discrètement, puis fixèrent le sol, leurs chaussures, le cendrier et le fond de leurs verres vides. Ils finirent par demander « c'est ton père? » et je répondis que oui, que c'était mon père, comme pour avouer que c'était le mien. « C'est mon père », répétai-je, sans avoir la moindre idée de ce que cela pouvait bien signifier, pas plus que sa mort annoncée, pas plus que sa vie qui venait de passer. « C'est mon père », dis-je, comme dans une langue étrangère, étonné d'entendre dans ma bouche ces mots qui depuis longtemps n'avaient plus grand sens, étonné aussi de leur en trouver un autre, « c'est mon père » comme pour dire « c'est la mort », lui, elle, eux deux. « Ce

sont eux », dis-je, « il me faudra certainement y aller », ajoutai-je, « en pleine après-midi, ça tombe vraiment mal », conclus-je pour rendre les choses plus légères, pour faire une blague, n'importe laquelle.

Nous nous séparâmes quelques instants plus tard, j'hésitais encore à les accompagner pour la sortie des classes, mais je prétextai finalement une course à faire en ville. Je les avertirais, « évidemment », je verrais bien si j'irais, « mais oui, mais oui », je les rassurai et les embrassai tous deux avant de plonger mes mains au fond de mon blouson, avec l'étrange impression qu'un autre que moi serrait ses poings et continuait seul son chemin le long du canal.

Cinq heures plus tard, sans trop savoir pourquoi ni comment, j'étais à l'aéroport, passai les tourniquets de la salle d'embarquement, présentai mon billet à l'hôtesse et ne répondis rien au chef de bord qui me souhaitait bon voyage. J'accrochai ma ceinture et, avant même que l'avion ne se positionne sur la piste de décollage, je m'endormis profondément.